

Alain TALE

Professeur agrégé de Lettres Classiques

Monsieur le Ministre,

Voilà plus d'une dizaine d'années que la situation s'aggrave; mais peut-être votre venue est-elle gage de nouveauté? J'ai voulu vous écrire aussitôt, et un peu tardé... Merci d'abord de laisser encore un peu vivre le latin et le grec...

Permettra-t-on qu'un collègue de votre promotion d'agrégation de Lettres Classiques soit lu de vous pour quelques remarques évidentes qui ont peut-être leur source chez Rabelais ou Molière, et, surtout, Montaigne?

Professeur de Lettres Classiques depuis dix-neuf ans - j'en ai quarante -, j'ai eu l'occasion de faire mon "tour de France": Une année en Picardie, deux dans l'île d'Oléron, deux en Normandie avant de rentrer sur mon Paris d'origine; entre temps, deux ans de coopération militaire au Lycée français d'Alger; des collèges et des lycées: voilà déjà un fort mauvais début dans l'Education Nationale: les syndicats n'y ont jamais aimé qu'on bouge, et la faculté d'adaptation n'est prisee et encouragée que dans tous les autres métiers; chez nous, c'est l'"ancienneté dans le poste"! Bizarre, quand on y aime tant les réformes! J'ai même, depuis ces deux dernières années, tâté du privé (sous contrat, donc, je l'ai vite vu, pas du tout "en retard"): un bien gros risque si l'on envisage les difficultés du retour; mais j'en avais la curiosité, et je venais de voir un collège et son ambiance saccagés par des bureaucrates "novateurs"; j'exagère: les "tags" y ont soudainement fleuri, et la morosité: la norme ... Et, parfois, malgré encore les problèmes du retour, j'aurais presque à nouveau envie de repartir comme coopérant vers l'Asie, l'Afrique, où l'on respecte encore le français et peut-être l'enseignement ...

Allons au fait. Une fois de plus, -mais un peu plus-, j'ai constaté à cette rentrée que mes élèves de terminale en latin, de seconde en grec, avaient du mal à pratiquer une petite révision des temps dans ces langues *parce qu'ils ne les connaissent pas en français, et ne savaient pas les y utiliser*; s'ils ne les connaissent pas, me diront les novateurs, c'est que ceux-ci sont obsolètes: supprimons-les! En effet: au nom de la "démocratisation", on ne fait plus trop de grammaire au collège - ou du moins, le barème du brevet encourage n'importe quel élève à ne point trop s'en soucier: sur trente élèves de troisième, ce mois-ci, pas un ne pouvait conjuguer un verbe (du 1er groupe) à tous les temps, et tous les modes (Que c'est "rétro"!); beaucoup ne connaissent pas la différence entre l'accent grave et aigu, entre le futur et le conditionnel, un certain nombre, entre le nom et l'adjectif; depuis quelques années, je dois souvent commencer par quelques notions d'écriture; il est maintenant en conséquence courant, en première, en français, de découvrir des copies comprenant cinquante fautes par page, -quand on peut les déchiffrer...

Me voici situé, dans la "querelle des niveaux"! ... La réponse classique, vous la connaissez: auparavant, tous n'allaient pas au collège! Beau progrès, mais tous allaient à l'école: aussi ai-je, cette année (Ce doit être très anti-pédagogique et

"traumatisant pour l'enfant" - ou le statisticien?), proposé à mes élèves de 3^e une dictée de mon temps, du CM2 (la 7^e)- avec, cruellement, le barème de l'époque: sur trente élèves, huit avaient tout de même plus de zéro, dont quatre, plus de dix sur vingt (on descendait à - cinquante).

J'entends des cris d'horreur à ces paroles "ringardes"; mais rassurez-vous, je ne fais pas que cela en cours ; je n'ai pas donné une heure de "colle" de ma vie et ai toujours tenté de respecter la personnalité de ces petits hommes en face de moi, de la faire évoluer; ceux qui au nom d'une nouvelle (?) pédagogie et de recettes miracles me voient maintenant comme un dinosaure (il ne faut pas dire que "le roi est nu") sont ceux qui jadis me trouvaient trop novateur parce qu'ils enviaient mes rapports avec mes élèves... Ma consolation, ce qui entretient ma passion, ce sont les visites, les conversations, la fidélité, les apports mutuels, de tous ceux qui reviennent me voir depuis une bonne quinzaine d'années.

On n'entend plus que les mots "didactique" (péjoratif autrefois), "méthodique", "méthodologie"; est-ce à dire que nos professeurs, les vôtres, moi, bien d'autres, vous-même, n'ayons jamais eu de méthode? Je crois simplement que tous ces gens avaient la modestie de n'en point faire des bréviaires. Je lis avec effroi les "cahiers d'évaluation" des secondes, avec leur scientisme : on vient visiblement de découvrir les logiciels de bases de données! Mais un prof n'a-t-il jamais, jadis, sondé sa classe en début d'année avant de s'adapter à elle ? - Oui , mais c'est "national"! -Est-ce un bien, ou cela ne permet-il pas, petit à petit, à des tyranneaux qui ont "squatté" la structure d'imposer leur jargon totalisant? Est-ce en tous cas une liberté?

Je m'excuse pour ces longueurs, vous êtes un homme occupé; mais j'ai parfois l'impression que la lutte contre l'échec scolaire passe aussi par une distance à prendre face aux Trissotins, aux Femmes Savantes , aux "Sorbonagres" variés qui reviennent à la charge tel ou tel siècle, et veulent imposer leurs méthodes plus que les appliquer - j'entends sur le terrain, non en laboratoires idoines...

Je vous ai entendu parler de l'aberration des passages systématiques dans la classe supérieure, et des leçons à tirer des formes d'enseignement qui fonctionnent : mais copie-t-on les rapports d'un maître à ses disciples ? Il y a là aussi du "parce que c'était moi, parce que c'était lui", si nous nous souvenons d'avoir été élèves! Les syndicats s'y opposeraient majoritairement, du reste, à moins qu'il ne s'agisse d'imiter la "réussite" de *leurs* spécialistes en pédagogie, comme c'est le cas actuellement.

Deux anecdotes significatives sur ce point: un de mes collègues de mathématiques, -que maintenant ses anciens élèves viennent remercier de sa franchise - a eu droit à une inspection sanction il y a deux ans pour "graves problèmes de notation": il notait en effet de 01 à 18, avec une moyenne de 08 dans une 5^e où une majorité d'élèves ignoraient les notions de base, notamment les tables de multiplication : on lui a dit de "diversifier les exercices", de les simplifier (encore plus !) pour que les notes montent. Verbalement (pas dans le rapport écrit !), il lui a été signifié que les notes les plus basses en 5^e ne devaient pas être inférieures à 12, et en 6^e , à 14 ! (Académie de Créteil).

Ailleurs, dans la Nièvre : une vieille institutrice inspectée l'année de sa retraite en CE1: ses élèves savaient lire, outre la page préparée et apprise, également les suivantes ; enquête faite, ils empruntaient et lisaient *même* des livres à la bibliothèque : ce n'était pas normal, elle risquait de désorganiser le cours de l'année suivante où la lecture devait être affinée; on suspectait des méthodes hérétiques ... Le goulag semblait proche ...Rapport infect : Elle a fini écœurée...

Je vous ai entendu parler de la valeur d'exemple des professeurs qui réussissaient : ceux-là n'ont guère été récompensés, même si leurs élèves de tout âge reviennent encore les remercier ; et la pédagogie semble devenir une technique monopolisée par des techniciens de la communication, avec le goût croissant des grilles, des schémas, des termes stéréotypés ; à croire qu'un prof de français ne doit pas montrer aux élèves l'originalité d'un texte, mais ce en quoi il ressemble à tous les autres ; au baccalauréat, les malheureux élèves se noient dans un jargon linguistique mal digéré et une culture extrêmement pauvre ("Ce texte de Baudelaire, célèbre auteur de l'article "J'accuse", remplit le pacte de lecture par sa focalisation interne"). On décompose en effet, on nomme; on ne rédige plus, on "produit un message écrit" - quel progrès !- Mais où est le progrès? Les manuels -autre lobby- deviennent illisibles et ne sont plus "maniés": mode du pseudo-modernisme de la disposition "thématique" au moment où l'on sent la culture générale s'écrouler: comment le pauvre élève va-t-il s'y retrouver quand la Bible jouxte le dessinateur Hugo Pratt en 3è sous la rubrique "récit initiatique", où l'on lui explique à grand renforts de schémas et de jeux bariolés de traitement de texte que Dieu est le "destinateur" dans l'histoire de Jonas ? Le fait-on exprès ? Recherche-t-on l'"échec scolaire" ? Interdira-t-on le port des lunettes comme les Khmers Rouges ?

Où se manifeste actuellement le progrès ? Dans les notes, bien sûr : on se fait regarder de travers quand la moyenne d'une classe de 3è faible est inférieure à 10 en troisième; de toutes façons, toutes matières confondues, il est presque impossible sans coefficients que les élèves au contrôle continu de 4è et la 3è aient moins de 10, et on est allé cette année jusqu'à ajouter 5 points dans chaque matière à l'examen pour atteindre la barre : alors qu'on ressassait aux élèves il y a quinze ans que l'écrit du brevet (plus difficile à l'époque) ne valait en rien une entrée en seconde! On triche sur les notes, alors qu'on sait bien en économie que l'inflation ne paie pas à long terme, et qu'on aura besoin d'une jeunesse réellement formée!

Il n'y a pas si longtemps, les résultats à l'examen du brevet, considéré alors comme facile, étaient régulièrement supérieurs à ceux que l'élève obtenait dans l'année ; désormais, le rapport des notes s'est inversé, et c'est la course au surnotage, souvent par peur des parents ; on voit des élèves, qu'un conseil de classe dit faibles, pourvus d'un 12,5 au contrôle continu qui les sauve d'un 06 (la moitié: c'est une différence!) à l'examen ; s'il manque encore une quinzaine de points, on les rajoute sans vergogne ! Mais a-t-on fait œuvre de bonté si l'examen ne vaut plus rien ? Je vois souvent, depuis deux ou trois ans, des élèves s'esclaffer devant leur nom sur les listes ; et j'avais un peu honte cette année de cette mascarade en voyant des parents émus, des élèves qui avaient travaillé, aller contempler leur nom sur le papier ; avec de glorieux pourcentages sur le total : des 90% et plus! ... Oui, mais entre 40 et 50% à l'examen lui-même ! Les "modules" en aval ne sauveront peut-être pas la situation, car, forts de ces pseudo-résultats, ni parents ni enfants ne veulent entendre parler de la filière technique et tous s'engouffrent dans un enseignement général qu'ils ne digéreront pas. Dévaluera-t-on aussi le bac pour pouvoir prétendre encore que la réforme, d'abord des collèges, puis des lycées, est un succès ? Je ne fais pas de polémique, et, j'espère que c'est clair, ce n'est pas vous que je mets en cause : je vois le phénomène croître et les enfants s'infantiliser à ce régime dans les collèges depuis des années ; je plains et j'admire ceux qui ont encore le courage de braver le ridicule en travaillant, et qui risquent de régresser dans ce contexte.

Alors... le niveau monte, ... mais les gamins en seconde ne maîtrisent plus l'accentuation ni la ponctuation (officiellement, elle compte "jusqu'à" 1,5 point au brevet, c'est-à-dire que, pour les élèves, "M'sieu, ça compte plus", puisqu'au fond, c'est qu'il est interdit désormais de sanctionner davantage de telles

fautes). Il faut tout refaire en deux ans pour le bac dans ce contexte difficile, pas en trois comme lors de nos propres études de "privilégiés"...

Heureusement, il y a le "tutorat". Pas d'aide par matière, c'est dépassé; on y apprendra ici à préparer son cartable, là à lire un énoncé, là à faire un brouillon, à organiser son temps ; le prof de français aidera l'élève à bien présenter son devoir de maths et réciproquement ; tout cela, "en général", théoriquement, bien sûr; on y remplira des grilles d'auto-évaluation, que les élèves compareront à des grilles d'évaluation ; on mettra des croix et des flèches dans des tableaux préétablis - pas de phrases (tout de même, précisait un "cahier d'évaluation de seconde", "pas de tags"- cela reste strict) ... etc... Année après année les malheureux - et bientôt jusqu'en fac - sont les cobayes de ce b-a-ba lancinant des méthodes de "communication" ; mais ont-ils besoin de communication, ou de contact ? Il y a les "modules" : on apprend, sempiternellement, à "apprendre à apprendre" . "M'sieu, y a eu module !", quand par hasard on doit démonter une pyramide de tables et chaises enchevêtrées avant de s'asseoir pour le cours de grec de 13 h ! Résultat : tout ce maternage produit des élèves incapables de faire un choix réaliste en Terminale.

Je caricature ? A peine... Une majorité de profs continuent néanmoins de faire bien leur boulot, mais contraints dans un cadre artificiel ; que de fois j'ai donné, gratuitement et en supplément, des cours à des élèves en difficulté, comme bien d'autres ? Volontaires de part et d'autre, nous arrivions à des résultats ; depuis que cela s'inscrit en termes bureaucratiques de "projet pédagogique", quelle lourdeur et quelle absence de liberté ! Alors, bien des gens restent en marge d'un système si formel.

Les mots que je vous ai entendu prononcer m'ont fait espérer, non aussitôt la fin de la "langue de bois" que les syndicats ont réussi à imposer partout jusque notamment dans les IUFM où les futures générations de profs ont été là aussi prises en main, mais au moins le droit de continuer à réussir quand nous réussissions, le droit de ne pas tricher devant cette génération, de ne pas appliquer scolairement ou scholastiquement des méthodes dont l'échec est souvent flagrant sur le terrain, malgré une réussite tonitruante sur le papier (Que d'arbres dévorés par cette boulimie de formulaires, de fascicules, de démonstrations, de grilles, qui deviennent maintenant des cahiers et des livres ! Pour nous rabâcher que les "apprenants" sont "co-auteurs de leur projet"! Pour nous assener des lapalissades afin de faire croire qu'il suffit d'égrener les problèmes de l'élève en les nommant, puis de le "conscientiser" sur chacun, de lui expliquer chaque méthode de détail, et le tour sera joué, l'élève "réparé"!)

Cela paraît au fond bien mécaniste, et guère nouveau ! Je n'ai pas besoin de "modules" et d'un mode d'emploi dicté, ni d'un livre du maître pour réparer quelques dégâts dans mes classes, mais de l'avantage réel qu'ils comportent de l'aveu de tous : ce qui y fonctionne bien est dû à de plus faibles effectifs ! Je comprends par ailleurs qu'il ne faille pas le dire trop haut parce que, généralisées, des classes peu nombreuses coûteraient cher en temps de crise ; en attendant, j'ai l'impression qu'on dépense beaucoup dans un verbiage dont nous paierons un jour gravement les frais ; on parle souvent de l'exemple allemand ; j'ai des amis collègues là-bas : quand je leur en parle, cela leur rappelle leurs errements d'il y a dix ans, dont ils sont revenus : et nous croyons encore être en avance ... Un de mes anciens élèves, maintenant haut placé à BVA, cherche désespérément des secrétaires capables d'écrire une page correctement chez des étudiants en 3^e année de droit...

Je ne crois pas que nous soyons en train de lutter contre l'échec scolaire, mais bien plutôt qu'un lobby, qui a déjà fait bien du mal et découragé bien des passions, cherche à garder le pouvoir dans le bastion de l'Education Nationale.

Pourtant l'enjeu est grave : on ne sauve pas vraiment ceux qui échouent, on brime et retarde ceux qui réussissent, au nom d'une norme, alors que chaque élève a son rythme, et l'enseignement général s'englué de plus en plus ; les lycées techniques restent vides, puisque les gens croient désormais, à coups de surnotage et de comptes rendus triomphalistes, que le miracle est trouvé : mais cela reste de la "communication", non un succès réel.

Faire autrement? Je m'y efforce depuis vingt ans, et bien d'autres, chacun à sa manière ; la manière unique, c'était le système roumain, et ses succès préétablis; comme élèves, nous avons eu droit à autre chose, et cela a su produire des ministres... Cela eût-il été possible, si devant chaque exigence nous avions pu répondre que nous devons d'abord "apprendre à apprendre", si nous avions été ainsi "coiffés" jusqu'à vingt ans et plus ? Mon père était un instituteur de la vieille école, maintenant à la retraite ; lui qui n'a jamais produit d'illettrés quand c'était alors l'école primaire qui était "indéterminée", avant le "collège unique" , il est consterné devant les copies de 3^e, ou même de 1^e, qu'il me voit corriger ! Alors, je le redis, "le roi est nu" !

J'ignore si vous m'aurez lu ; j'imagine les méandres de cet autre "Château"; mais quelques mots de vous m'ont fait croire à un frémissement, imaginer que, cette fois, plutôt que de le crier aux médias qui en feraient une pâture provisoire, on pouvait le dire à un ministre qui semblait utiliser un langage modéré, vrai, sans cuistrerie, qui plus est à un collègue, à un de ces dinosaures des Lettres Classiques, qui a planché probablement un même jour et dans la même salle sur les mêmes exercices que moi. Peut-être y verrez- vous de l'audace ; croyez cependant, je vous prie, que c'était plutôt l'envie de contribuer, d'en bas, à sauvegarder un édifice qu'on n'a peut-être pas encore complètement réussi à tuer. Le discours que je tiens est courant, mais n'apparaît plus depuis dix ans dans les hautes sphères : nous ne sommes pas entendus, parce que nous ne sommes pas représentés , déçus en grand nombre par des syndicats qui pour la plupart mènent leur propre jeu et placent leurs sympathisants ; si bien que beaucoup abdiquent ou se taisent, refusant de devenir des "personnes-ressources" face à des "apprenants": ces gens pensent à Orwell et au "novlangue"; ont-ils si tort ?

La passion d'enseigner existe encore, envers et contre tout.

Croyez, Monsieur le Ministre, à l'expression de mon attachement à l'Education Nationale - voire même à l'Instruction Publique -, de ma sympathie à l'égard d'un ancien condisciple, et de mon respect à l'égard de celui qui a la lourde charge de démêler un pareil écheveau ; avec toute ma reconnaissance si vous, ou même un autre, avez pris du temps pour me lire ; au nom de tous ceux qui désespéraient qu'on puisse encore parler vrai dans notre belle fonction, et ont maintenant le sentiment nouveau qu'on leur répondra peut-être, merci !

Alain TALE